

Souvenirs 1914-19  
5 septembre 1914 au 24 septembre 1914

5 septembre 1914

Réveil à 3 heures du matin. A 4 h. départ. Nous faisons la première pose à S<sup>t</sup> Mard le Mont. Nous retrouvons là le gros du rég<sup>t</sup> ainsi que nos camarades disparus de la veille. La marche est reprise. Le temps est lourd et orageux. Les kilom. se succèdent sans arrêt. On se demande pourquoi on recule toujours ainsi. On parle d'un plan combiné pour attirer les Boches. En attendant ils nous suivent de près. Nous traversons Possesse et allons faire la grande halte près de Heiltz le Maurupt. Beaucoup de trainards et un défilé interminable de voitures. Près de là coule une petite rivière (La chée). Je vais m'y débarbouiller. Cela semble bon de faire un bon savonage. Voilà 8 ou 10 jours que l'on marche sans arrêt. Mangeant de la poussière et ne pas pouvoir faire de toilette. Pendant que j'y suis je change de linge et j'abandonne le sale, car je ne sais où je pourrais le laver et j'en ai assez à trainer. Nous faisons 2 heures de pose. Pour repartir on nous fait charger nos sacs dans un chariot Lorrain conduit par un enfant qui a suivi la troupe ne pouvant plus retourner chez lui.

cela soulage et nous voilà repartis pour aller cantonner je ne sais où. Nous traversons le gentil village de Pargny s/ Sault. Il y a encore beaucoup d'habitants. On nous offre du vin en passant. Le chef toujours bien inspiré dit aux habitants non pas de vin ils se saouleraient. Avant de sortir du village le chef apercevant une jolie bicyclette à la porte d'une maison se fait faire un bon de réquisition pour l'avoir. Elle servira à porter le linge, car il n'est pas d'une grande force pour le sport et n'est un roi de la pédale ! Nous faisons une pose et cassons la croûte avec des radis gris trouvés dans un jardin voisin. Des troupes ne cessent de passer. Le bruit circule que nous devons embarquer demain. Est ce vrai et pour où ?

Nous repartons et dans la soirée nous arrivons au petit village Blesmes. On nous loge dans une maison bourgeoise que les habitants ont quitté précipitamment. Nous avons la grange pour coucher. Le poulailler et la cave à notre disposition. Tout le monde est content. Ça va être la fête. Depuis que nous mangeons du singe et des bifteacks cuits au bout d'une baïonnette

et puis pour coucher il y a de la bonne paille. On va enfin pouvoir dormir son compte car il paraît que demain on a repos. Les feux s'allument. Les lapins sont vite tués, dépouillés et mis à la cuisson.

Avec mon camarade Backra nous faisons une tournée pour améliorer le repas. Nous nous faufilons dans la maison qui est occupée par les officiers de l'état major. On y dégote une bouteille avec du madère et quelques pots de confitures. La fête est complète. Après avoir bien mangé nous allons nous coucher. On est q.q. peu ému.

Dimanche 6 septembre 1914

On se lève en peinard à 7 heures du matin. Il fait grand jour. Qu'est ce que cela veut dire ? Nous sommes tellement habitué à nous lever avant le soleil.

On fait sa toilette. Il fait un temps superbe. Tout le monde est content d'avoir repos et d'avoir pu se reposer, la nuit. On allume les feux pour préparer le repas de midi. Quelques oies, lapins et poules voient leurs dernières heures sonnées.

Vers les 9 heures nous étions bien tranquille

quand voilà quelques obus qui arrivent dans les parages. Alerte ! Chacun bondit sur ses équipements. Le sac est monté. On embarque la boustifaille dans les plats cuite ou pas cuite et nous attendons les ordres. Nos 75 se mettent à tonner. C'est la ronde qui va commencer. Le chef qui ne sait que faire nous emmènent dans une autre maison. On se place où l'on croit être

le plus à l'abri. Puis nouveau départ. Nous allons auprès du médecin chef qui a établi son poste de secours sous une aire de grange. C'est une grosse maison de vins. Dans la cour il y a des écuries. On nous y fait entrer en attendant les événements. Des écuries on communique avec l'intérieur de la maison d'habitation. La popote du colonel s'y trouve installée. Les cuisiniers nous passent des pots de confitures et l'on s'en « fout une ventrée » Cela semble tellement bon depuis que l'on est privé de tout.

Le canon gronde toujours. Nous faisons une visite à la cave. Nous y trouvons des bouteilles de champagne. Vite on embarque cela dans

6 sept. 14

les musettes. Dans cette cave ou toute la musique pourrait se mettre à l'abri c'est interdit par notre chef qui a bien sûr peur que l'on boive plus qu'il ne le faudrait.

Nous attendons donc dans l'écurie. Une heure se passe tranquillement. Boum ! Tout le monde bondit. Quelques gros viennent de tomber pas bien loin. On sort dans la cour et de la grange ou se trouve installé le poste de secours nous voyons sortir quelques soldats et le s/chef tout couvert de plâtras. Ils ne sont pas blessés et n'ont mangés qu'un peu de poussière. Vite ! 2 équipes de suite. Encore sous le coup des détonations il y a un peu de natation. Nous partons à huit. En sortant de la grange nous aperçons les corps de plusieurs chasseurs de l'escorte du général. Près d'eux les cadavres de leurs chevaux. Quel spectacle. Nous longeons le cimetière. Des hommes de la 8<sup>e</sup> sont à l'abri le long du mur et se font le plus petit possible. Nous allons dans la maison ou une heure auparavant nous étions rassemblés. Plusieurs sont là

étendus sanglants... Il y a des morts. Parmi eux j'y trouve mon ancien Cayeux de la 8<sup>e</sup> C<sup>ie</sup> Pauvre vieux il n'a pas fait long feu.

Nous enlevons les blessés que nous menons au poste de secours. Le bombardement du pays commence avec de gros obus. Nous chargeons les blessés dans la charrette que conduit le petit enfant qui nous suit depuis quelques jours. On tend des toiles au dessus des blessés afin qu'ils aient un peu d'ombre car le soleil chauffe dur. Dans la grange un chasseur est étendu le crâne ouvert. La cervelle en sort. Il n'y a rien à faire à dit le major et le malheureux agonise. Il n'en a plus pour longtemps. Le bombardement devient plus violent de minutes en minutes. On évacue les lieux et on file indemne au pas de course on se dirige vers Scrup[t] petit village à 1 k de Blesmes. Quand ça tombe trop près on s'allonge dans le fossé avec tout le barda. Arrivé au village nous nous casons dans un débit de tabac. Les propriétaires en sont partis. D'ailleurs il reste peut être 3 ou 4 habitants dans

le village. Ceux qui sont partis ont tout abandonné. Les obus touchent dans le village. Les Boches y cherchent une B<sup>rie</sup> de 75 installé près d'ici et qui les gênent probablement. Le restant de la journée se passe assez bien. Avec la nuit le calme revient. Nous faisons un bon dîner au champagne et à dix heures du soir nous allons au lit. Ou plutôt dans le foin. A minuit alerte ! Le feu vient de prendre dans une maison voisine. Lorsque (nous) l'on s'est rendu compte qu'il n'y avait aucun danger on se recouche jusqu'au matin.

7 septembre 1914

La nuit a été calme. Mais avec le jour le bombardement de la veille reprend avec intensité. Malgré tout notre coin est tenable. Nous visitons les basses cours des environs pour alimenter la popote. Le chef par prudence nous emmène au dehors du village dans une carrière. Seuls les cuisiniers de bonne volonté restent.

Vers les midi ils nous apportent un bon repas poulets, pinard, Rhum. Nous passons

l'après midi dans la carrière. Le soir le bombardement s'apaise et nous gagnons le village pour y coucher. On s'installe près du poste de secours. Dans le village plusieurs fermes

contiguës sont la proie des flammes. Ce sont des obus qui ont mis le feu. Autour du brasier des chevaux morts que des porcs sont en train de dévorer avec des grognements sourds. Malgré la journée assez mouvementée nous dormons assez bien. Chacun son tour on prend le planton pour indiquer aux voitures de blessés la direction à prendre et pour guetter le ravitaillement. On apprend que le colonel a été blessé. C'est le commandant Agel qui prend le commandement du régiment.

8 septembre 1914

A 5 heures du matin réveil en fantaisie par un bombardement violent. Nous quittons le village et gagnons la carrière ou nous étions la veille. Une B<sup>rie</sup> de 75 installée près de la gêne les Boches qui cherchent à la faire taire. Mais ils tirent trop long et leurs 77 viennent jusqu'à dans la carrière ou nous sommes réfugiés. Chacun se met ou il croit

8 septembre 1914

être le plus à l'abri. Le T.M. creuse le sable des parois de la carrière avec son sabre pour se faire une niche. Il ne vit pas. Je me flanque dans un trou mon sac sur la tête en attendant que l'alerte se passe. Dans mon trou je me fait le plus petit possible. En voilà un qui arrive et éclate tout près il me semble. Il m'a semblé qu'il m'arrivait dessus. Je reçoit des morceaux de terre mais je ne bouge pas d'un pouce. Enfin celà s'arrête. Je me relève et en effet à 4 ou 5 mètres de moi un 77 est venue éclaté. On juge prudent de ne pas rester là. Nous allons nous installer dans un ravin un peu plus loin. La matinée s'avance. Le soleil est déjà chaud. On casse la croûte. Quelques boites de singe et buvons un bon coup de « pinard » qui ne manque pas pour l'instant. Comme dessert des mûres. Nous en avons fait la cueillette dans les haies du ravin. Avec un peu de sucre c'est épatant.

La journée se passe assez tranquillement

pour nous. Quelques gros obus viennent tomber dans la carrière ou nous étions précédemment. Un détachement du 328<sup>e</sup> y était venu en réserve et avait fait du feu. Par la fumée ils furent repérés et reçurent quelques gros obus qui firent du dégât parmi eux. A la nuit tombante nous regagnions le village. Le canon tonne sans arrêt. La grande bataille est engagée. La division doit tenir le plus possible pour enrayer l'avance des Boches. Dans la nuit plusieurs villages en flammes projetant une clarté sinistre. Scrup[t] est en partie en feu. Dans la ferme ou nous étions la veille plusieurs obus sont tombés. D'après certains ordres la musique regagne le ravin pour y coucher. Il paraît que nous devons faire un fort bombardement et c'est de peur que les Boches ne répondent quoique ce ne soit pas leur habitude de tirer la nuit.

Comme il faut que deux ou trois restent pour aider le cuisinier. Je reste au village et nous nous installons dans la ferme. Les brancardiers du 3<sup>e</sup> B<sup>on</sup> y font leur cuisine.

8 septembre 1914

Le poulailler a été mis en réquisition.

Dans l'étable des vaches sont à l'attache. Ce sont les soldats qui leurs donnent à manger et qui tirent le lait. Ils ont même fait vèler une des vaches.

Une fois la cuisine en route je vais avec Backra jusqu'au bureau de tabac ou nous étions l'avant-veille. On y avait laissé des jambonneaux d'un porc que l'on avait tué et qui dans la précipitation du départ avaient été oubliés. Nous les retrouvons. De retour nous partons en excursion pour trouver du pinard. Dans la cave d'une maison nous faisons perquisition. Quelques tonneaux vides puis un fût presque plein. Mais il nous faut un récipient. Dans la maison nous trouvons ce qu'il nous faut. Le fût est mis en perce. Bien occupé à notre travail l'esprit loin de la guerre nous bondissons à un bruit qui retentit tout près. Qu est ce que cela

veut dire. Est-ce un bombardement qui commence ? Mais non c'est une B<sup>rie</sup> qui se trouve près d'ici qui vient de

tirer et qui nous a si fort effrayé. Nous achevons notre travail et regagnons la cuisine. Les jambons sont en train de cuire. Nous faisons un souper magnifique. Après avoir dormi q.q. heures on se lève pour faire le jus. Vilcoq le cuisinier qui sait traire va à l'étable et nous rapporte q.q. litres de lait. C'est parfait. Nous transportons la soupe et le jus aux camarades qui ont couchés dans le ravin derrière le village. Ils sont contents d'avoir quelque chose de chaud après cette nuit à la belle étoile et je ne regrette pas d'être resté au village.

9 septembre 1914

Le canon se remet à tonner de plus belle. La journée semble longue et l'on s'embête à rester inactif. Nous regardons passer les artilleurs qui vont ravitailler au grand trot les B<sup>ries</sup> en positions.

Ça barde n°1. Vers le soir la pluie fait son apparition. Pluie fine et pénétrante qui trempe comme il faut. Nous couchons toujours dans le fossé et ça n'a rien de charmant.

10 septembre 1914

On se réveille de bon matin trempés et

10 septembre 1914

transis de froid. La soupe arrive. On y fait honneur. Puis on nous fait partir car il paraît que sur un certain point le 128 s'est replié et certains bois sont occupés par les Boches paraît-il. Nous suivons la ligne du chemin de fer. Puis on oblique vers un village que l'on aperçoit. Tout à coup une B<sup>rie</sup> de 75 installée devant ce village se met à tirer à tir rapide. Quel vacarme ! Elle balaye les bois ou les Boches se sont infiltrés. Nous arrivons au village de S<sup>t</sup> Vrain. Les habitants commencent à déménager de peur de voir arriver les Boches.

Nous continuons notre route jusqu'à Voulier [Williers]. Nous faisons la pose dans une grange. Des blessés arrivent. Nous aidons pour leur faire leurs pansements et les charger en voitures. La pluie ne cesse de tomber. L'ordre arrive de revenir à S<sup>t</sup> Vrain. La pluie a cessé et le soleil veut bien se montrer. A S<sup>t</sup> Vrain nous faisons la pose avant de nous installer. On fait un tour dans le

dans le village. La plupart des habitants sont partis. C'est malheureux de voir toutes ces habitations à l'abandon.

Nous trouvons q.q. provisions chez un épicier qui est encore là. Nous nous bourrons de prunes que nous allons chercher dans un jardin voisin. Une soixantaine de prisonniers Boches passent conduits par des hommes de la 8<sup>e</sup> C<sup>ie</sup>. Ils avaient été eux-mêmes fait prisonniers et par un coup d'audace de q.q. camarades avaient été dégagés et faits prisonniers ceux qui les avait tout d'abord emmené. Pour un peu de tabac beaucoup échangent casques et autres bricoles. Puis c'est un défilé de blessés dans des charrettes, d'autres à pied. Beaucoup de la 8<sup>e</sup> qui à pris à la suite du coup de main. Nous leurs donnons du lait que l'on a à profusion.

Nous faisons un bon souper. Soupe au lait pommes au lait. A la nuit nous regagnons Scrup[t]. Tout est calme. Le canon s'est apaisé. Partout où la vue s'étend ce n'est qu'incendies. C'est sinistre. Nous retrouvons notre grange

10 septembre 1914

en bon état et bientôt tout le monde en écrase.

11 septembre 1914

Réveil de bon matin. Nous retournons à S<sup>t</sup> Vrain sans nous amuser de peur de recevoir quelques obus. On s'installe dans un café dont les propriétaires sont partis. On fait un peu de toilette. Les cuisiniers nous font un bon repas.

Depuis le matin le canon n'a pas grondé.

Qu'est-ce que cela veut dire. La gaieté revient. Un ordre arrive de gagner Blesmes. Nous apprenons que les Boches sont partis pendant la nuit sans bruit.

A Scrupt nous déposons nos sacs et partons par équipes à Blesmes pour aider le service de santé. De Scrupt à Blesmes la route a été balayée par les obus. Des chevaux, des vaches sont étendues dans la prairie. Une odeur pestilentielle s'en dégage, causée par la forte chaleur.

Blesmes a souffert. Une grande partie du village a été détruite ou brûlée. L'église encore debout est lézardée. Le Poste de secours, installé dans la mairie,

est encore remplie de blessés. Nous les chargeons sur des charrettes. Des blessés allemands sont côte à côte avec nos camarades dans les voitures. Je rencontre beaucoup de blessés de la 8<sup>e</sup>. L'effectif de cette C<sup>ie</sup> est très réduit. Des équipes vont à la recherche des blessés qui sont encore sur le champ de bataille.

Je reste au pays et vais enterrer un malheureux qui vient de trépassé, après d'horribles souffrances. Que de tristes scènes l'on voit dans les postes de secours. Un autre se meurt en proie à une hémorragie interne. Il a été étendu dans un couloir, il est là seul sans personne, sans même pouvoir dire qui il est. On l'a relégué là pour faire de la place aux autres. C'est une bien triste chose que la guerre. Au cimetière on enterre q.q. soldats du rég<sup>t</sup>. On a pu avoir q.q. draps pour les envelopper.

Le soir nous allons coucher dans le grenier d'une maison encore debout.

12 septembre 1914

Nous partons de l'avant. De bonne heure nous quittons Blesmes. On traverse la ligne du chemin de fer qui était la ligne de défense. De la route l'on aperçoit

12 septembre 1914

de droite et gauche des cadavres allemands et français. Le terrain a souffert par les obus, des arbres brisés. Le long de la route traînent des équipements et du matériel que les Boches ont abandonné dans leur fuite. Nous passons près d'une ferme devant laquelle nous avons passé en arrivant il y a quelques jours. Elle était alors riante et coquette, elle est maintenant en ruines. A Etrepy nous faisons la pose. Ce village a bien souffert. Brulé par les allemands et saccagé par nos 75. Des décombres il se dégage une odeur pestilentielle. Cela provient des animaux qui ont été tirés dans les étables. On s'en bouche le nez. Les allemands avant leur départ ont enterré en hâte leurs morts. Des croix faites de branchages indiquent l'endroit des tombes.

Près d'un village où nous faisons la pose on organise une corvée de « pinard ». Les fûts ont été éventrés par les Boches. Nous allons cantonner au village de Possesse. Il fait nuit lorsque nous y arrivons. Nous sommes tassés dans une grange au toit percé et pour comble voilà que la pluie fait son apparition.

13 septembre 14

Je me réveille mouillé et transi. Avant le

13 septembre

départ je fais cuire un morceau de viande devant le feu que nous avons allumé pour nous réchauffer. La pluie tombe encore et il fait un fort vent. Au départ le général Cordonnier nous dit que nous entrerons ce soir dans S<sup>te</sup> Menehould en musique. A Givry en Argonne nous faisons la grande halte. Les habitants sont contents d'avoir vu partir les Boches qui nous précèdent de quelques heures seulement. Nous trouvons à droite à gauche quelques provisions. Dans une maison nous faisons cuire un peu de singe. Puis l'on continue la route. Il y a des arrêts fréquents pendant la marche. Nous traversons Daucourt. A la sortie du village voilà que les schrapnells éclatent autour de nous. Nous obliquons dans la plaine pendant que

le B<sup>on</sup> qui nous précède se déploie en formation de combat. Nous contournons le village. Cette canonnade ne dure pas. Ce sont les Boches qui cherchent à retarder notre avance. Un musicien, Klein, qui avait redescendu par le village, à été touché assez fortement à l'épaule et à la jambe. Nous attendons dans un petit bois près du village. Puis comme le soir arrive on

13 sept 14

se rapproche du village. Il nous faut trainer à tour de rôle la bécane que le chef à prise pour le transport de son linge plutôt que pour ses besoins personnels. Et dans les champs de betteraves on y sue. Surtout que l'on a déjà tout son barda à trainer. Aussi chacun peste contre cette corvée.

Après quelques heures d'attente on nous fait cantonner à Daucourt. Nous sommes à q.q. kilom. seulement de S<sup>te</sup> Menehould. Mais nous n'y coucherons pas comme le prédisait le général. Dans le village je trouve une famille qui veut bien nous permettre à q.q. uns de venir faire cuire notre souper. Il n'est guère compliqué, du singe. Fini les bons repas de ces jours derniers. Les Boches ont tout raflé et nous ne posons pas assez pour faire de la cuisine.

On ne touche que des conserves. Les Boches n'ont pas fait trop de dégâts dans ce village.

14 septembre 1914

De bonne heure nous quittons Daucourt et prenons la route de S<sup>te</sup> Menehould. La pluie tombe par ondées. Notre chef qui veut bien sur arriver plus vite à S<sup>te</sup> Menehould

enfourche sa bicyclette. Mais vu sa grande adresse dans ce genre de sport à peine a-t-il fait q.q. cents mètres qu'il s'allonge à terre à notre grande joie nous qui le suivions des yeux. Du coup il donne sa bicyclette à trainer et continue la route à pied. Près de la ville deux ou trois Boches qui ont bien sur passer la nuit dans les bois viennent vers nous pour se rendre. Nous traversons S<sup>te</sup> Menehould qui reprend un peu de vie. Les derniers allemands ne l'ont quitté que cette nuit. Beaucoup de magasins ont été dévasté. Les habitants sont contents de revoir les Français. Sur la place dans un théâtre des blessés allemands avec le personnel de santé nous regardent passer. Des habitants nous offrent des bouteilles échappées aux boches. Notre sympathique Finot n'est pas le dernier à profiter de l'aubaine faisant ressortir naturellement qu'il est de la Meuse.

Nous continuons notre route et faisons la grand halte aux toilettes. La pluie n'a pas cessé. Nous nous mettons à l'abri dans une maison abandonnée. Il reste d'ailleurs peu de monde dans le village. Notre cuisinier nous fait du

14 septembre 1914

riz avec du singe et nous faisons un repas potable. Un petit incident se produit avec le T.M. et q.q. musiciens. Dans la maison voisine était restée une vieille femme. Elle avait demandé au T.M. s'il n'avait pas un peu de pain a lui donné et qu'en échange elle lui donnerait une bouteille d'eau de vie de prunes qui lui restait. Naturellement il accepte le marché. Il donna du pain mais voilà que la vieille femme ne trouve plus la bouteille et comme nous étions dans la maison voisine il accuse les musiciens de l'avoir prise. De la discussion. Nous partons dans l'après midi passons au clon ou pendant la pose un camarade déniché un poulet tout cuit dans une casserole et que les Boches n'ont pas eu le temps de manger ou d'emporter. On passe à Lachalade et nous nous arrêtons près du Four de Paris. Nous posons là jusqu'à la nuit. Le canon gronde. Il y à bien sur contact avec l'arrière garde Boche. Des patrouilles visitent les bois qui sont devant nous. Des ordres arrivent nous retournons

cantonner à Lachalade. La compagnie H.R. est logée dans l'église. Chacun s'arrange un petit coin de façon à être bien. Il n'y à guère de paille et le matelas est un peu dur.

Nous prenons la garde pour guetter le ravitaillement qui doit venir cette nuit.

15 septembre 1914

Nous restons toute la matinée à Lachalade et faisons un bon repas dans une maison voisine. Vers les 11 heures du matin nous partons. Après une pose de plusieurs heures près de La Harazée nous continuons notre route jusqu'à ce village. Le canon n'a cessé de gronder depuis ce matin. A la sortie de La Harazée on nous fait charger nos sacs dans une voiture et on nous conduit à Vienne le Château. Il y a des blessés à ramener après l'engagement de la journée. A Vienne le Château un poste de secours a été installé. On nous fait attendre pour rien et l'on n'a plus besoin de nos services. Comme la nuit arrive, avec beaucoup de camarades nous cherchons une maison pour casser la croûte. Nous trouvons notre affaire chez un boulanger qui nous reçoit aimablement. Pendant que

q.q. uns s'occupent du diner je vais avec Backra chercher q.q. bouteilles de vin.

Nous trouvons même du marc. Voilà comment. Passant dans une rue du village nous voyons quelques chasseurs de l'escorte entrer avec des bidons dans une maison ayant l'apparence d'une maison de vins en gros. Mais voulant entrer à notre tour nous trouvons la porte close. Par l'odeur qui se dégage nous ne doutons plus de ce qu'il y a à l'intérieur.

Nos essais pour entrer restent infructueux. Mais voilà que passe sur la voiture amenant nos sacs le TM qui à l'air d'avoir bien bu. Connaissant son goût pour le liquide nous l'appelons et lui expliquons l'affaire en deux mots. La porte est vite ouverte et il se trouve en compagnie du chef de la clique des chasseurs. Naturellement on se reconnaît et nous profitons de la chose pour emplir nos bidons. Nous rentrons chez le boulanger où nos camarades ont préparé le repas. Nos hôtes nous offrent le café et nous causons des événements actuels.

Il est près de minuit lorsque nous quittons ces braves gens. Nous leur souhaitons bon voyage car ils quittent Vienne le château demain de crainte de bombardement. Nous nous dirigeons vers le cantonnement et nous sommes tout surpris de trouver les camarades sacs au dos près à partir. Que se passe-t-il ? Il paraît que nous allons cantonner plus loin. Aussi chacun bougonne. Nous sommes bientôt prêt et la colonne se met en marche. Tout est calme aucun bruit. Nous allons au village de Saint-Thomas village perché sur une hauteur. Le chef nous trouve un grenier dans une habitation que les locataires mettent à notre disposition. Ici les habitants sont sur le qui vive inquiets du lendemain. Nous passons une assez bonne nuit. On a les côtes un peu endolories car le plancher sans paille n'avait rien de moelleux.

16 septembre

A 4 heures on est debout et l'on met le jus au feu. Mais pour comble de malchance voilà que les obus rapploient dans le village et ils nous faut évacuer précipitamment sans même prendre le jus. Nous avons touché quelques vivres de réserve pour notre journée. A travers les

16 septembre

champs nous gagnons la route qui menait à Vienne le château. C'est une débandade de soldats et de civils qui fuient du village. Des femmes poussent des cris et pleurent un homme passe près de moi tenant un enfant dans ses bras. Pauvres gens !

Sur la route encombrement de caissons d'artillerie qui vont ravitailler. La musique se reforme et nous nous dirigeons vers Vienne le château. A mi chemin je suis pris de coliques. Beaucoup ont la dysenterie mais jusqu'à ce jour je n'en ai pas encore souffert et je voudrais bien en être exempt. Quand j'arrive près du village voilà que les obus rapploient. C'est le tour de Vienne d'être bombardée. Mais dans l'affaire je ne sais plus où est passée la musique. Je m'engage dans le village me tenant prêt à me mettre à l'abri en cas d'arrivées trop proches. Je retrouve les camarades et vu la situation le chef nous emmène en dehors du village.

Les habitants quelques hardes dans un panier trainant par les enfants par la main ou les portant quittent en hâte

leurs habitations. Nous restons à quelques centaines de mètres du village dans un chemin encaissé. Les obus tombent par intervalles sur le pays. Un abri naturel sorte de petite grotte se trouve dans le talus du chemin. Quelques camarades s'y mettent à l'abri au cas où il tomberait quelque chose par ici. Mais le chef qui voit cela les fait sortir en disant que c'est bon pour les femmes et les enfants de se mettre à l'abri. Quel courageux. Après une heure de pose où l'on attend je ne sais quoi, voici que q.q. obus arrivent tout près faisant voler branches et cailloux. On part au pas de course. La route monte fortement aussi on est essoufflé. On s'échelonne se baissant quand on entend passer au dessus de nos têtes le ronflement de l'obus. Ils cherchent la route certainement. En haut de la côte on commence à respirer. Nous nous reposons sous les pommiers quelques uns se dirigent vers un village que l'on aperçoit tout proche. Le chef qui vient de nous rejoindre fait arrêter ceux qui partent. La fameuse bécane est restée au bas de la côte. Celui qui

la trainait pris de panique au moment où un obus arrivait près de lui avait lâché la bicyclette. Que personne ne s'en aille avant que l'on ait été recherché la bicyclette ! Personne ne s'en ressent pour y aller. Enfin le cuisinier y va et ramène l'instrument. Il reçoit 40 sous comme récompense. Nous allons jusqu'au village de La Placardelle. Les habitants n'en sont pas encore partis. Nous faisons du café et je trouve à acheter un bon fromage blanc.

Après un séjour de deux heures nous partons vers La Harazée. Après dix minutes de marche nous nous apercevons que nous tournons autour du village. Nous en avons déjà lancé q.q. mots nous en étant aperçu mais le chef qui ne veut jamais rien demandé à personne ne voulait avoir l'air de s'être trompé. Enfin nous rencontrons une vieille femme qui travaille à son jardin et qui vient nous conduire par un sentier qui raccourcit de beaucoup le chemin. Après avoir traversé un petit bois nous découvrons de la hauteur où nous sommes la petite vallée où se trouve La Harazée que nous avons traversé ces jours derniers.

au fond coule un petit ruisseau. La route de Vienne le château aux Islettes serpente au pied du coteau. Sur le versant opposé ce sont les bois de la forêt d'Argonne qui s'étage. Le village de La Harazée est traversé par le petit ruisseau. C'est un petit village riant. Quelques villas ou viennent l'été des citadins pour respirer l'air des bois. Un château domine le village. Nous allons cantonner dans les écuries du château.

17 septembre 1914

La nuit s'est bien passée. Nous avons entendu q.q. coups sourds qui doivent être des éclatements d'obus. Est ce que par hasard les Boches se mettraient à tirer la nuit ? Nous restons là toute la journée.

Quelques corvées seulement, transport de boules de pain, de caisses de conserves etc.

Rien de nouveau et aucun ordre de départ.

18 septembre 1914

A 3 heures du matin réveil. On part. Ses sacs sont bouclés, un quart de jus et en route.

Nous retournons à S<sup>t</sup> Thomas. En arrivant nous obliquons à la droite du village dans un ravin très encaissé. Une compagnie avec le drapeau est là sur la gauche de la

18 sept. 1914

route mon camarade Hyttenhove est là de garde au drapeau. Nous allons nous installer dans le ravin. On décide de faire du jus. On moule le café avec le moulin que je traîne toujours sur mon sac, et avec le cuisinier je vais au village pour faire le café. La pluie qui s'était mise à tomber de bon matin cesse. Le canon commence à gronder. Au village avec le cuisinier nous



nous faisons un bon bol de café au lait. Ça vaut bien ça pour la corvée. Nous avons installé la cuisine dans la maison où nous étions venus coucher il y a deux jours. Il n'y a plus aucun habitant et les maisons sont déjà toutes sans dessus dessous. C'est un pêle-mêle d'ustensiles et de vêtements. Il y a déjà eu des visites de gens peu scrupuleux qui non contents de prendre ce qui leur était nécessaire tel que linge de corps ou autre. Dans la cave les habitants ont empilé le linge et les vêtements qu'ils n'ont pu emporter. Je regagne le ravin emportant le jus. Le cuisinier reste pour faire la soupe de ce soir. Nous passons l'après-midi dans le ravin avec Alfred je fais un tour aux alentours.

Dans une petite cavité bien dissimulée nous découvrons une caisse recouverte d'une plaque de zinc pour éviter que la pluie pénètre dans la caisse. Elle est posée sur des morceaux de bois pour la protéger de l'humidité. Qu'est-ce que cela fait là. Nous regardons dans la caisse elle contient quelques chemises d'hommes des draps, de la vaisselle, des photographies souvenirs de famille. Quelque habitant qui aura cru sauver cela du bombardement et qui espère revenir bientôt. Comme il y a pas mal de temps que nous n'avons pas changé de linge nous prenons chacun une chemise et remettons la caisse en place puisse son propriétaire la retrouver bientôt. L'après-midi qui s'est jusqu'à présent bien passé de notre côté se termine par un violent bombardement du village et des environs. Depuis le matin cela n'avait pas cessé en avant du village et vers Servon où une partie du régiment est engagée. Ce ne sont pas des 77 qui éclatent et nous ne sommes pas du tout habitués à ce calibre inconnu. Chacun se met à l'abri de son mieux car les éclats volent à chaque instant et retombent

avec un bruit de guêpe bourdonnant. Le chef s'est tassé. Pipi idem. Le TM a essayé de creuser un trou avec son sabre mais ce n'est plus le sable comme à la carrière près de Srupt. Pour se protéger la tête des éclats il a collé son mouchoir au fond de son képi. Il n'a pas l'air rassuré du tout. Je ne suis pas plus brave qu'un autre mais tout de même pas à un pareil point. Je me mets au pied d'un gros arbre et j'attends patiemment la fin de l'alerte.

Après une bonne heure de bombardement cela se calme et comme le soir vient il nous faut penser à la soupe. Nous souhaitons qu'il ne soit rien arrivé au cuisinier et qu'il ait pu faire la soupe. Comme il faut quelqu'un pour aller voir si c'est près, j'y vais. Le village a déjà souffert, un pâté de maison brûle. Dans une rue du village où je vais à l'eau j'aperçois de malheureux artilleurs étendus dans la poussière, un caisson retourné, des chevaux morts. Des porcs lâchés en liberté vont partout en grognant dérangés bien sûr de leurs habitudes. J'apprend que q.q. hommes ont été touchés dans une grange voisine. J'y vais voir. En

effet deux malheureux que j'aide avec q.q. camarades a gagné le poste de secours. Il y a dans une maison voisine un brancardier qui a été tué. C'était un ancien musicien.

Comme la soupe est prête je vais prévenir le chef et je ramène la musique. Chacun se prépare à manger une bonne soupe qui sent vraiment bon. Le cuisinier nous y a mis une bonne quantité de légumes. Mais que se passe-t-il ! des cris d'imprécation. Un des pieds qui soutenait la lessiveuse dans laquelle cuisait la soupe vient de se casser et tout est répandu dans la maison. Il ne reste plus de bouillon : un peu de légumes et de viande. Vraiment c'est la guigne. Le cuisinier qui a risqué de faire tuer pour nous faire la soupe et avoir un pareil résultat. C'est désolant. Pourtant il faut s'en contenter. Le chef nous rassemble et en route pour Vienne la Ville où se trouve la CHR.

Nous y arrivons vers les onze heures du soir. Comme cantonnement, le grenier très vaste d'une grande épicerie des établissements Goulet Turpin. De paille point. On cherche parmi

les vieilles frusques dans une caisse ou se trouve du linge q.q. uns s'en font un matelas du contenu. La journée s'est bien passée pour nous. Pour le rég<sup>t</sup> cela a été dur. Les Boches opposent de la résistance vont-ils vouloir s'accrocher à L'Argonne.

Nous avons tous espoir de les voir défiler plus loin. La 1<sup>ère</sup> C<sup>ie</sup> qui était de garde au drapeau a été bien endommagée. C'était celle que nous avons croisé le matin en allant au ravin. Mon camarade Robert s'en est tiré. Le s/l<sup>nt</sup> Latty est tué. Le drapeau a pris un éclat dans la hampe.

Nous nous endormons bien vite sans penser au lendemain.

19 sept 1914

Je me lève il est 8 heures. Nous n'avons pas eu de reveil. Beaucoup sont encore couchés. Le canon tonne par instant moins violent que la veille. Nous resterons là notre journée d'après q.q. tuyaux que j'entends dire. On s'arrange dans notre grenier. Ceux qui ont pris du linge dans la caisse cette nuit s'aperçoivent de la fraîcheur de leur trouvaille. C'est du linge sale et des draps...

Dans la soirée une partie de la musique est emmenée par un aide major pour aller aux blessés. Deux charettes nous accompagnent. Nous allons à S<sup>t</sup> Thomas. Une grande partie du village brûle éclairant notre route.

La nuit est calme. Quelques coups de feu de temps à autre. Le major nous emmène vers Servon. Près des lignes nous sommes arrêtés par un poste. Un homme vient conduire 2 équipes dont j'en suis, pour enlever deux chasseurs à pied de la 4<sup>e</sup> D<sup>on</sup> qui sont entre les lignes depuis 3 jours et que l'on n'a pas encore pu enlever. En file indienne sans bruit ce qui nous a été recommandé d'ailleurs. Nous prenons à travers champs, longeons un petit bois. A la lisière de ce bois dans de petits abris de feuillage repose des hommes de la 1<sup>ère</sup> C<sup>ie</sup> Un d'eux vient nous accompagner, entre les lignes, à une centaine de mètres du bois nous aperçons une meule en partie démolie. C'est là paraît-il que sont les deux chasseurs. En effet, enfouit sous q.q. bottes de paille, les deux blessés s'y trouvait. Une odeur infecte s'en dégagait.

Depuis qu'ils étaient là ils avaient fait

19 sept 1914

sous eux. Ils demandaient à boire. Nous les chargeons sur nos brancards et nous prirent le chemin du retour arrêté de temps à autre par nos sentinelles. La route se fit sans incident. On mis les blessés dans les voitures, les autres équipes étant de retour et aucun autre blessé n'étant signalé on se mit en route vers Vienne la Ville. On débarqua les blessés dans l'école transformée en Poste de secours et on gagna notre cantonnement. Il pouvait être 1 heure du matin.

20 sept 1914

Aujourd'hui dimanche nous ne bougeons pas. Pendant la matinée q.q. obus passent au dessus du village. Il y a de bonnes caves dans les maisons ou nous sommes en cas d'alerte on s'y mettrait à l'abri. Après la soupe je suis désigné de corvée de ravitaillement. On va le chercher à V. le Ch<sup>eau</sup>. Le soir les équipes qui n'ont pas marcher la veille vont à leur tour aux blessés. Pendant le canon se fait entendre ainsi qu'une fusillade nourrie.

21 septembre 1914

Réveil à 5 heures. J'ai bien dormi et nous n'avons pas été inquiété par les obus. On prend le café. Puis je vais à la recherche de pommes

de terre pour faire quelques frites avec un bon morceau de lard se sera excellent. Car hier pour améliorer l'ordinaire nous avons tué un porc. A peine revenu que l'on nous annonce le départ immédiat pour V. le Ch<sup>eau</sup>. Ça ne nous enchante pas, surtout qu'il nous reste q.q. bons morceaux de porc. Nous chargeons la tête dans un seau ainsi que d'autres morceaux et m'a foi on se relaira en route. A peine arrivé à destination que je parts avec mon équipe pour

installer un poste de secours sur la route de Vienne le ch<sup>eau</sup> à Binarville. Nous restons là de 11 heures du matin à 7 heures du soir. Nous sommes dans une petite prairie plantée de pommiers à l'abri desquels q.q. caissons d'artillerie se sont masqués. Le canon gronde et l'on entend parfois la fusillade. Il paraît qu'en haut de la crête il n'y fait pas bon. Des malades et des blessés redescendent vers le village. Un fait attristant dont je fut le témoin un soldat descendait, aperçoit sur le bord du talus un croûton de pain. Il regarde si personne ne le voit et s'en empare. Il a bien sur faim et comme depuis q.q. temps le

21 sept 1914

ravitaillement est juste on fait attention au pain. En être réduit à ramasser un morceau de pain c'est terrible tout de même.

Nous rentrons dans la soirée et trouvons la musique logés dans une grange. Le TM et le s/chef se disputent pour un matelas. Enfin je passe une bonne nuit sans avoir trop froid quoique couché près de la porte.

22 sept 1914

Vers les 3 heures du matin on entend la fusillade et le canon. Cela paraît tout près. Puis le calme revient. A 5 heures on se lève. A peine sorti de la grange ou l'on s'étire en attendant le jus que voici des obus qui rappiquent sur le pays. On se précipite dans la maison voisine où il y a une bonne cave comme en ont toutes les maisons de cette rue. Les habitations sont adossées à un mur de pierre d'une hauteur de 15 à 20 mètres. Juste une petite cour sépare la cave de la maison où nous sommes. La maison est habitée par un ménage et leurs deux nièces. L'homme se disant compositeur paraît plutôt fou. Pendant une bonne demi heure, les obus tombent de droite à gauche. Le clocher de l'église est renversé.

Comme cela se calme et que les arrivées s'espacent on reprend un peu de vie. Je vais voir Vilcoq qui nous a fait le jus et on l'amène dans la petite cave. Le seau se trouve au milieu et chacun avec son quart s'en approche pour la distribution. Au même moment un obus vient éclater au-dessus de nous contre la muraille. Il y a des cris. Certains sont touchés, deux blessés légèrement à la tête. Debaye et mon ami Marcel, un autre Royon plus gravement atteint se plaint fortement. Il a la face terreuse. Une grande plaie au bas des reins. Cela nous a consternés tous. On mène notre camarade au poste de secours. Le major le trouve très mal. Il est dirigé sur Ste Menehould. Puisse-t-il en réchapper. Toute la journée il y a des arrivées dans les environs. Nous retournons le soir coucher dans la grange.

23 sept 1914

Réveil de bonne heure de crainte d'un bombardement comme la veille. Mais rien ne vient. Tant mieux. Il fait un brouillard intense et pas chaud. Dans la journée, avec Alfred on

cuisine. Comme nous avons pu avoir du sucre nous faisons du riz sucré. On en mange beaucoup en ce moment car on a la dysenterie.

Même dans l'après midi je suis surpris en train de bien faire par deux ou trois obus dont les éclats viennent passer au-dessus de l'endroit où je suis. Aussi je n'y moisi pas plus longtemps. Le soir nous allons aux blessés sur la route de Binarville, à un endroit appelé par nous « Le Corbillard » à cause d'un char funèbre abandonné à cet endroit et qui sert de point de repère. Nous prenons en plein champs avec bien du mal pour s'y reconnaître le major qui nous conduit nous amènent derrière la 8<sup>e</sup> C<sup>ie</sup>. Il y a cinq blessés que nous ramènonnons avec bien du mal dans un mauvais terrain où l'on enfonce jusqu'aux chevilles. Nous n'avons pas été inquiété du tout et rentrons sans encombre à Vienne le château.

24 sept 1914

C'est aujourd'hui que les anciens auraient été libérés si nous n'étions pas en guerre.

La journée est assez calme. Q.q. obus

hors du village de temps à autre. Mais aucun dans le village. On nous apprend que nous partirons cette nuit pour aller nous reposer à l'arrière. Dans la soirée nous retournons aux blessés et rentrons vers les 11 h. du soir sans incident.

On se dépêche de dormir car à 3<sup>h</sup> nous aurons réveil pour le départ.

Tué Lagneau    Houpin

	active	active	active	Réserviste	
(décédé)	Berthe	Alexandre décédé	Cortey	Rachard décédé	Labye
(décédé)	Raby	Clochepin décédé	Riboulot	Sorel	Boucher
(décédé)	Gardinier	Sairaison	Derivery	Vergez	
	Sénécaux	Leclerc	Vilette	Monnehaye	
	Serry	Pruvost	Pinart décédé	Dufrancastel décédé	
	Delahaigue	Brisset décédé	Boinet décédé	Finot	
	Klein	Lefèvre P.	Dansé décédé	Drouet	Levier
	Fenêt	Debaye	Desquiens décédé	Braisne décédé	Gaudin
	Backra	Raffin décédé	Clin décédé	Dizangremelle	Finot
(décédé)	Philippe	Binet	Colin	Devoos	
	Couprie	Linot décédé	Darcy	Visse	
(décédé)	Fouquart	Fétre décédé	Sénéchal	Houpin décédé	
	Leroux	Carlier	Gouze décédé	Lagneau décédé	
	Copine	Marc	Paillard	Espen	
(décédé)	Delerue	Royon décédé	Caudriller	Bevernage décédé	
(décédé)	Nénon	Baqué	Petit décédé	Jacques	
(décédé)	Bocquet	Richard décédé		Fortier	

Tués	Blessés	Malades
Brisset	Serry	Berthe
Delerue	Delahaigue	Raby
Gardinier	Klein	Sénécaux
Royon	Fenêt	Philippe
Nénon	Couprie	Fouquart (décédé)
Bocquet	Leroux	Copine
Raffin décédé	Sairaison	Baqué
Linot	Debaye	Clochepin (décédé)
Richard décédé	Dansé (décédé)	Leclerc
Petit	Colin	Pruvost
Pinart	Darcy	Lefevre Pierre
Lagneau	Sénéchal	Vilette
	Gouze (décédé)	Fétre (décédé)

	Labye	Cortey
	Dufrancastel décédé	Riboulot
	Drouet	Boinet décédé
	Devoos	Paillard
	Houpin (décédé)	
	Espen	
	Bevernage (décédé)	